

L'hon. M. DUNNING: Mais il faut pour cela la même autorité dans les deux cas.

M. MacNICOL: Oui, le même bureau s'occupe des deux, et j'ai constaté que les résultats sont très satisfaisants. L'année antérieure à mon dernier voyage en Angleterre, en 1936, des fonctionnaires m'ont dit à Londres qu'ils avaient trouvé un million d'emplois, des positions intermittentes mais quelques-unes permanentes. De fait, un jour que j'étais dans le bureau de Pentonville, on reçut un télétype demandant huit équipes de chaudronniers. Je voulus savoir ce que signifiaient ces huit équipes, et j'appris que chaque équipe était composée de quatre hommes. Il y avait le chaudronnier lui-même, celui qui tenait les rivets en l'air, le jeune homme qui les lançait, et je suppose que le riveur était le quatrième. Ainsi, en cette occasion, trente-deux hommes obtinrent du travail. La manière dont on traite tout le problème du chômage m'a vivement intéressé.

La façon dont les hommes se procurent leur assurance ne manque pas non plus d'intérêt. La période d'attente en Grande-Bretagne a été réduite à trois jours; elle était de six anciennement. Les hommes sont payés durant quatre heures par jour, les choses se font rapidement. On s'efforce de ne pas les faire languir et de les renvoyer chez eux aussi heureux que possible. Ils se présentent durant trois jours, le lundi, le mercredi et le vendredi, afin, également, d'examiner les affiches pour savoir s'il y a des positions.

Je ne dis pas qu'il est possible dans le moment d'adopter au Canada un projet d'assurance-chômage. Le Gouvernement doit l'étudier avec beaucoup de circonspection. Ce projet est possible ou non. La situation du pays est si sérieuse aujourd'hui qu'il lui faudrait beaucoup de temps peut-être afin de recueillir les fonds nécessaires.

Un des orateurs précédents a parlé de la situation financière de la caisse de l'assurance-chômage en Angleterre. Je l'ai examinée soigneusement avec le bureau du travail, qui m'a donné tous les renseignements disponibles, et j'ai constaté qu'on était en excellente posture. Cela est dû, en grande partie, au fait que jamais auparavant les artisans n'ont été employés en aussi grand nombre, en Angleterre. En 1936, les patrons anglais ont contribué de 20c. chacun par semaine pour chaque employé, ce dernier versant la même somme, ainsi que le gouvernement. Le total de ces contributions s'est chiffré en 1936 à \$322,860,000. Si nous ajoutons \$995,000 d'intérêt, les recettes se montent en tout à \$323,855,000. De cette somme les chômeurs ont bénéficié de \$220,027,000. Les frais d'administration se sont chiffrés à \$20,250,000, et les autres dé-

penses—je suppose les frais d'impression, et le reste, et peut-être les salaires payés aux inspecteurs—au montant de \$1,467,000, se sont élevées en tout à \$266,744,000. Cela comprenait une remise de 25 millions à la caisse anciennement appelée caisse d'assistance, afin d'acquitter la dette qui s'était accumulée après la guerre alors que la situation était sans précédent et que l'assistance avait coûté 515 millions de dollars, je crois. Durant les trois ou quatre dernières années, on a remboursé plus de 100 millions, et, de plus, on a constitué une réserve de 225 millions à 250 millions. Le fonds est maintenant solvable et, lorsque je lui ai demandé ce qui arriverait le jour où ces centaines de mille hommes se trouveraient sans travail, par suite de la quantité suffisante de munitions, le chef du département à Whitehall me répondit: "Oh, nous sommes maintenant en mesure d'en prendre soin presque indéfiniment." Ainsi donc, les Anglais nous ont bel et bien démontré que leur plan est d'ordre pratique et, d'après ce que j'ai pu constater, il est très avantageux pour les ouvriers. Wantant le rendre bien compte des avantages qu'en retirent les ouvriers, j'ai visité plusieurs usines et aussi plusieurs patrons et ouvriers. Je me contenterai de ne parler que de trois établissements, bien différents les uns des autres.

J'ai visité une vaste aciérie employant 36,000 ouvriers. J'ai causé avec le contremaître, tout près du four Bessemer où se tenaient aussi un groupe de quatre hommes. Je lui demandai ce qu'il pensait de l'assurance-chômage. C'était un Ecossais. Il me répondit: "Monsieur, c'est une chose merveilleuse et extraordinaire. J'ai une femme et six enfants; je n'ai pas perdu une seule journée de travail depuis trois ans, de sorte que je n'ai pas eu besoin d'assistance pour chômage, mais si je me trouvais sans travail, je recevrais \$4.14 par semaine pour moi, \$2.19 pour ma femme et 49c. pour chacun de mes enfants, plus 25 p. 100. Cet homme recevrait donc \$11.95 par semaine, et cela presque indéfiniment, car l'ouvrier qui a été en service pendant aussi longtemps, continue à retirer ces avantages pendant une centaine de semaines. Dans notre pays, quand un homme se trouve sans travail, il ne reçoit rien. Il lui faut s'adresser aux œuvres de bienfaisance ou au bureau d'assistance pour vivre. Il est bizarre de constater l'existence d'un pareil état de choses dans un pays d'abondance comme le nôtre.

En deuxième lieu, je me suis rendu dans un restaurant. En Angleterre n'existent pas les restrictions imposées par la loi américaine, et dont je parlerai plus tard, au sujet du nombre des employés. Le garçon de table me dit qu'il était marié et avait trois